

Mes souvenirs de Claude Vigée sont intimement liés à la lumière de Jérusalem. Une lumière que peintres et poètes continuent à venir chercher, expérimenter, et peut-être même affronter dans cette cité de Sion où, depuis l'adolescence, j'effectuais des séjours réguliers, avant de m'y installer au milieu des années quatre-vingt-dix. C'est là-bas qu'au cours de l'hiver 1998, j'ai rencontré Claude Vigée. Flammarion venait de publier *Aux portes du labyrinthe. Poèmes de passage, 1939-1996*. Je ne connaissais son œuvre que de très loin ; tel poème lu dans une anthologie ; telle citation ; un article publié dans un vieux numéro de *L'Arche*, auquel mes parents s'abonnèrent dès le début des années soixante-dix ; voire une simple note, une brève évocation trouvée dans l'un de ces essais poétologiques que, bien plus tard, je me mis à lire, et où il était parfois question de sa critique d'une certaine négativité, d'un pessimisme poétique dont Claude avait en effet désigné les pièges, les périls narcissiques, dès 1960, avec ses *Artistes de la Faim* – un essai que je tiens aujourd'hui pour incontournable.

En revanche, je n'avais jamais croisé l'homme dans les rues de Jérusalem. Poussant les *Portes du Labyrinthe*, j'y découvris une polyphonie de textes où le lyrisme brut, parcouru d'incises surréalistes, des premiers poèmes, se mêlait à une mystique de la terre qui renvoyait le lecteur aux *Sionides* d'Halévi, à l'air piquant de Canaan, en passant par la *période américaine*, de laquelle émergent d'autres visions de l'exil, de l'arrachement. Un petit hebdomadaire parisien m'avait alors commandé une recension de cette anthologie, mais j'étais certain que ce *Labyrinthe* exigeait davantage. Et puis Vigée lui-même était là. Peut-être à quelques rues d'ici, pensais-je. Or ce fut effectivement le cas. Mieux : nous vivions dans deux quartiers dont les hiérosolomytains se plaisent à dire qu'ils « se donnent la main » pour ne former qu'un seul témoignage saisissant du réel israélien : Claude habitait donc à Rehavia. Atmosphère livresque. Quasi contemplative. Else Lasker-Schüler a vécu là. À quelques centaines de mètres de chez Gershom Scholem – on raconte qu'il arrivait à la poétesse berlinoise, intime de Trakl, de Franz Marc, de frapper à la porte du maître des études kabbalistiques, et de lui réclamer quelque exemplaire d'une « Bible céleste » dont elle venait d'avoir la vision, ou tel grimoire remontant aux Antiquités hébraïques (qui la fascinaient, comme ses lecteurs le savent...).

Toute une génération d'intellectuels, d'artistes, de poètes venus de Vienne, de Prague, de Berlin, était donc *montée* à Rehavia depuis le début des années vingt, et en apprenant que Claude avait choisi de s'y établir aussi, je me souviens avoir pensé qu'ainsi, la chose poétique *suivait son cours* (pour employer une expression tirée de chez Jabès) dans le quartier. J'étais, moi, plongé au cœur de l'Orient hébreu : à Nahlaot, où j'ignorais encore que j'aurais le privilège de recevoir Claude et son épouse, Évy. Nahlaot, un petit secteur plein d'arcades, de venelles, avec ses pierres roses, veinées, son souk aux épices criardes, psychédéliques, ses échoppes kurdes, syriennes, marocaines – Nahlalot est le premier quartier juif de la Jérusalem moderne, autrement dit édifié hors des murailles de la Vieille Ville où, jusqu'alors (1875), une vie hébraïque s'était toujours maintenue (à

l'exception des périodes durant lesquelles autorités chrétiennes ou musulmanes décrétaient la Cité de David *judenrein...*)

Nous étions donc quasiment *voisins*, Claude et moi.

- 158 -

Ce qui s'est alors noué entre nous m'apparaît aujourd'hui au fil d'un séquençage dont les circonstances objectives, chaque fois différentes (rencontres chez lui, chez moi, flâneries dans Nahlaot, plus rarement à Rehavia, entretiens destinés à des médias israéliens, à un essai sur Paul Celan¹) laissent néanmoins toujours prédominer deux éléments, qui sont le Livre et la lumière. Celles et ceux qui ont connu Claude le savent : il y avait quelque chose que, faute de mieux, je qualifierai de *diaphane* chez lui ; sa présence, son langage étaient de ceux dont Saint-John Perse a pu dire qu'ils transmettent *le mouvement même de l'Être*. Ou pour l'exprimer encore plus simplement : Claude n'était que poésie. Comme Kafka notant qu'il n'était, et *ne voulait être* que littérature. Le premier, malgré d'évidentes réticences, étant d'ailleurs un lecteur attentif du second, comme je pus m'en rendre compte, lorsque j'osai lui soumettre certaines choses que j'avais rédigées, parfois aussi publiées, sur l'auteur du *Procès*.

Oui, mais Kafka n'avait fait que rêver de Jérusalem, s'y préparer. Or Vigée était là. Au dernier étage d'un immeuble bien réel. Dans une Jérusalem qui n'était plus seulement l'objet d'une aspiration bimillénaire, ni le nom secret d'une région de l'au-delà, mais nous drapait de sa lumière presque concrète.

Ma recension des *Portes du Labyrinthe* parut à Paris. Elle n'était pas accompagnée d'un entretien, mais j'en avais tout de même sollicité un – que Claude m'accorda d'emblée. Je pense qu'avant même d'entrer chez lui, j'étais décidé à m'installer dans son œuvre. L'anthologie publiée chez Flammarion, par laquelle j'avais rencontré ses poèmes dans une admiration d'abord teintée d'une sorte d'incrédulité (*Quoi ?* pensais-je. *J'avais vécu, j'avais lu de la poésie, réfléchi à la question du poème, à « l'exigence d'Infini qu'il soulève », pour le dire comme Celan – et pendant tout ce temps, j'avais été dans l'ignorance de l'édifice vigéen ?*) – cette anthologie, dis-je, donnait à entendre de purs éclats d'une œuvre que j'aspirais désormais à connaître jusqu'en ses moindres modulations. Quelque chose me disait qu'il s'agirait de l'aborder comme une unité paradoxalement constituée de ruptures, de temporalités divergentes, de traversées des langues et des lieux.

Claude m'y aida. *Guidance*. Privilège rare et précieux du lecteur parti à la conquête d'une œuvre dont l'auteur en personne lui confie non pas la clé, à supposer qu'il la possède lui-même, mais tel indice, telle grille. Je pense que ma lecture des *Actes du colloque de Cerisy*² constitua aussi un moment charnière dans ma découverte de son travail : cette multiplicité de regards, de voix qui tentaient de restituer quelque chose du texte vigéen – herméneutes, témoins, penseurs venus d'autres horizons que poétologique – ne fit qu'acérer ma curiosité, notamment sur la question des sources du poète, de ses influences. J'étais également sensible au fait que son parcours biographique, malgré des apparences fort peu linéaires, répondait à une sorte d'appel, ce qu'à sa manière, et dans un langage qui faisait une économie radicale de toute phraséologie figée, Claude

1 Laurent Cohen, *Paul Celan. Chroniques de l'antimonde*. Paris : Éd. Jean-Michel Place/Poésie, 2000.

2 *La Terre et le Souffle, Claude Vigée*. Actes du colloque de Cerisy (1988). Paris : Albin Michel, 1992.

confirma devant moi, au cours de nombreux dialogues, de circonstances, dont je me souviens comme autant d'expériences dialogiques...

Souvenir de Claude autour d'une table de shabbat : la présence de mes enfants l'incite à nous parler de l'influence considérable qu'eurent sur lui les Fables de la Fontaine. Éry acquiesce, l'invite à poursuivre. Les enfants partent se coucher, et des sujets autrement moins inoffensifs affleurent. Nous reparlons de Claire Goll. J'ai lu des dizaines de choses sur l'Affaire Goll. Je sais, Claude sait, que les dires de cette femme, dont il nous décrit avec une précision vertigineuse fanfreluches et colifichets, ont mené Paul Celan aux portes de la déraison. Claude a traduit Yvan Goll, son mari. Un bon poète. Tout est si compliqué. Retour vers Rehavia, où je les raccompagne avec un ami photographe. La lumière. Je sais : cette scène se déroule en pleine nuit. Mais même celle-ci conserve quelque chose des rayons du jour à Jérusalem. Un halo. Des luisances. Soudain – Claude s'immobilise devant le square des Cerises : il a vu un chaton. Le chaton aussi l'a vu. Et pendant de longues minutes, tandis que nous nous tenons un peu en retrait, ils s'échangent je ne sais quels messages. Nous repartons vers Rehavia. Nous longeons la maison où a vécu, écrit, enseigné à des petits groupes d'étudiants, Yeshayabou Leibovitz, théologien israélien de premier plan, traduit dans d'innombrables langues, que Claude a toujours lu, sans pour autant se départir d'une méfiance affichée face à cette pensée rigoureusement théocentrique, où l'homme est prisonnier de sa finitude, des contingences, d'un monde voué à l'échec – puisque l'utopie messianique elle-même relève d'un futur permanent, d'un horizon infini qui en rend l'actualisation irréalisable, et n'a de sens profond qu'en ce qu'il réoriente perpétuellement les actions du croyant. Penseur religieux de la négativité, du pessimisme eschatologique (ni le monde, ni l'humain, ni l'Histoire, ne sauraient être rédimés), Leibovitz est à la pensée théologique ce que l'artiste de la faim, dont Claude a dénoncé très tôt la destructivité, est à la littérature. De Leibovitz, je dis qu'il ne fut pas un maître de vie. De cette phrase aussi, je me souviens très nettement. Claude la prononça à une autre occasion. Chez lui. En pleine journée – et à nouveau : la vie ; l'impératif de la vie.

Souvenirs de Claude en visites d'ateliers chez la jeune avant-garde de Jérusalem : peintres, sculpteurs. Claude est particulièrement sensible aux travaux d'un artiste âgé d'un peu plus de vingt ans, Dror Heymann, qui ne sculpte que des corps agonisants, des faces émaciées par la mort qui approche. Marqué à jamais par les soldats qu'il a vus tomber au combat, il répond simplement, presque à voix basse, dans un mélange d'hébreu, d'anglais et de français, aux questions que Claude lui pose. Je repense à ses vers sur la guerre, la paix – et le terrorisme aveugle, génocidaire, qui ensanglante trop souvent les rues de Jérusalem.

Souvenirs des entretiens sur Celan, des fragments que j'en publierai. Claude l'a croisé pour la première fois vers le milieu des années soixante. À Paris. Et puis il possède toutes sortes de choses que Celan lui a remises par la suite : tirés-à-part, dédicaces. Pour me les montrer, Claude me prie de le suivre dans sa pièce de travail. C'est ici, sur cette simple table de bois, qu'il a mis au monde des pans entiers de son œuvre. Le volet est presque entièrement baissé, mais par les interstices réguliers, la lumière nous arrive encore comme un faisceau de rayons blancs, fuselés.

Souvenirs d'anecdotes sur le monde de l'édition. Claude, sur Flammarion : « Ils me conservent dans un réfrigérateur dont il leur arrive parfois d'ouvrir la porte ». Souvenirs de son passage chez Grasset, et plus particulièrement de Françoise Verny, qui en fut longtemps l'une des principales responsables. « Tu es con de ne pas venir chez moi » : c'est par ces mots, me dit Claude, qu'elle inaugura un dîner au cours duquel, effectivement, il devait être question d'accueillir Claude parmi ses auteurs. Il en

résultera deux essais d'une rare élégance, qui occupent une place centrale dans le projet vigéen : Le Parfum et la cendre, puis L'extase et l'errance.

En cette extrême fin du XXème siècle où je fis la connaissance de Claude Vigée, puis le côtoyai dans cette ville dont la superficie (*ou tout au moins celle des quartiers où il se passe constamment quelque chose : lectures, concerts, théâtre*) n'excède pas la taille d'un grand village, mais qui n'en cristallise pas moins l'attention du ciel et de la terre – un étrange constat vint s'imposer à moi :

- d'une part, la poésie – l'acte de poétiser – est une tradition à Jérusalem. Elle s'enracine dans la langue du psalmiste³, du côté de la Sulamite, à travers les énigmes, les aphorismes et les sentences de Salomon que tous les « fils de l'Orient », dit la Bible, venaient entendre à Jérusalem ;

- d'autre part – comme je l'ai déjà mentionné, il me semblait que toute la poésie de Claude était tendue, *dès l'origine*, vers Jérusalem, quels qu'en soient les détours, les reculs et les exils par lesquels il lui avait fallu passer.

Or je ne pouvais m'empêcher de constater qu'en Israël, Claude n'était pas lu. Et Jérusalem ne faisait guère exception. Pas – ou très peu – lu –, donc. Jamais vraiment traduit – si ce n'est une poignée de poèmes dans quelques anthologies mal diffusées –, ni présent lors des principales, et pourtant nombreuses, manifestations poétiques, lors des festivals – sans oublier les revues d'excellente tenue, la poésie qui se publie dans les suppléments du weekend des grands journaux, ou leurs cahiers littéraires.

Claude n'était nulle part.

Le vivait-il comme un exil métaphysique ? *Un exil à la maison* ? Une rupture entre le corps et la langue ? Je l'ignore. La vérité, c'est que nous n'en parlions pas. Et si nous n'en parlions pas, c'est peut-être parce qu'aux yeux de Claude, ça ne comptait pas. Ou pas vraiment alors. Je notai toutefois que ceux qu'on nommait parfois avec affection *les Strasbourgeois* (même s'ils comptaient aussi des Parisiens) étaient parfaitement conscients de l'importance d'une œuvre qu'ils avaient découverte en France. Hommes, femmes, pour la plupart universitaires, montés en Israël dans le sillage des événements (en apparence si différents) liés à la Guerre des Six Jours, puis à mai 68, dont les effets furent ressentis à l'échelle de toutes les universités françaises – ces *Strasbourgeois* se préoccupaient surtout de philosophie, d'Histoire, de psychanalyse : André Neher, son épouse Renée, Théodore Dreyfus, Éliane Amado Levy-Valensi, Benjamin Gross, Léon Askenazy, d'autres, parmi lesquels on peut avancer sans risque que Claude fut l'*élément poétisant*, celui dont le parcours – dominé par l'idée du Retour – ressemblait tant aux leurs, mais qui en exprimait l'essence dans une langue n'ayant aucune espèce de rapport avec celle de l'Université – y compris à travers ses essais, ou même quand la tentation théorique (sur le sens du *judan*, par exemple) semble affleurer.

³ Laurent Cohen, *Le roi David. Une biographie mystique*, suivi de *David, poète parfait*, dialogue avec Élie Wiesel. Paris : Le Seuil, 2000.

Outre ce petit groupe d'intellectuels, Claude était donc un parfait inconnu en Israël. Je savais qu'il y avait enseigné dans les années soixante-dix, peut-être même plus tard encore, mais de cela non plus, je n'eus jamais l'occasion de m'entretenir avec lui. C'est alors que parut *Mon heure sur la terre. Poésies complètes, 1936-2008*. Je suis quasiment sûr que Claude se trouvait déjà à Paris. Je ne sais plus la raison exacte qui le poussa à revenir passer quelque temps en France – il me semble juste que des questions de santé, celle d'Évy en l'occurrence, la compagne spirituelle de chaque instant, n'y sont pas étrangères.

Je pense que dans l'histoire de la réception de l'œuvre vigéenne, la publication de ce volume trace une véritable ligne de partage. Tout d'abord parce qu'une partie considérable des recueils sortis entre le milieu des années soixante et la fin des années quatre-vingts (parmi lesquels des œuvres telles que *Moisson de Canaan*, le grandiose *Soleil sous la mer* ou, plus tardivement encore, *Pâque de la parole*, *La Faille du regard...*) était devenue introuvable. Une nouvelle génération de lecteurs français, de critiques, se voyait ainsi offrir des décennies de création poétique, et Claude lui-même, lorsque nous reprîmes contact, après une assez longue période au cours de laquelle mes propres séjours à l'étranger avaient rendu nos échanges moins réguliers – Claude lui-même me sembla surpris par l'intérêt soudain que *Mon heure sur la terre* (qui allait être récompensé du prix Goncourt de la poésie) suscitait auprès d'un public souvent jeune, et qui ne maîtrisait pas forcément notions et arrière-plans thématiques à partir desquels la poésie de Claude avait pris corps.

Je décidai alors que ce livre, l'enthousiasme qu'il suscitait en France et, pour tout dire, l'événement poétique que sa parution constituait, m'étaient une parfaite opportunité d'écrire une première étude... *en hébreu* sur le travail de Claude. Il me paraissait également essentiel d'essayer de m'y pencher sur les raisons pour lesquelles, jusqu'alors, Claude n'avait jamais été traduit, dans ce pays où il avait pourtant choisi d'écrire. Était-ce la conséquence du paradoxe linguistique où il se trouvait (vivant en Israël, Claude n'a jamais écrit en hébreu) ? Était-il « trop français » ? Ou peut-être même « trop juif » (comme on a pu le dire d'Albert Cohen, d'Élie Wiesel, de Martin Buber) pour un public israélien dont certaines franges manifestaient un désir d'affranchissement, voire un désintérêt total, vis-à-vis du passé diasporique⁴ ? Ce qui était certain, c'est que les lecteurs français, eux, réservaient à *Mon heure sur la terre* un accueil exceptionnellement chaleureux.

J'écrivais alors depuis plusieurs années pour le grand magazine culturel *Eretz Acheret*⁵, et c'est dans ses pages que je publiai alors un long texte articulant les principales tranches biographiques du poète aux grandes périodes qui me semblaient, depuis la publication de *La lutte avec l'ange* (1950), caractériser son travail. Outre la relecture d'une grande partie de l'œuvre vigéenne, vers laquelle l'écriture de ce texte m'offrait l'opportunité de revenir en profondeur, nous réalîsâmes plusieurs entretiens par téléphone. J'en conserve un souvenir très net. Mes questions pouvaient se concentrer sur un point spécifique, ou au contraire mettre en perspective des pans de l'œuvre séparés par les années, mais qui, souvent, paraissaient se répondre, et procéder ainsi d'une architecture souterraine, dont une analyse rigoureuse permettrait de discerner les contours.

4 Sur cette question et le renouveau d'intérêt pour les études hébraïques dans les milieux artistiques et universitaires, je me permets de renvoyer à mon étude : Laurent Cohen, « Notes sur le retour à la bibliothèque juive », *Les Temps Modernes* 2008/5 (n° 651), pp. 106 à 133. On peut également consulter ce texte ici : <https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-5-page-106.htm>

5 https://he.wikipedia.org/wiki/%D7%90%D7%A8%D7%A5_%D7%90%D7%97%D7%A8%D7%AA

Je n'ai pas non plus oublié les noms qui ponctuèrent ces échanges préparatoires. Auteurs que Claude avait aimés, traduits, connus ou commentés. Celan, Rilke. David. Kafka, bien sûr. Saint-John Perse et ses *chants de mer*. Scholem, Buber. Agnon, prix Nobel de littérature 1966. William Carlos Williams – et puisqu'il est question de ce dernier, j'en profite pour formuler un regret : celui de n'avoir jamais interrogé Claude sur ses rapports avec le mouvement Objectiviste, l'un des plus étranges, des plus radicaux aussi, de la modernité poétique, et dont Williams avait été sinon l'architecte, du moins l'un des soutiens majeurs.

Ces entretiens furent les derniers que j'ai menés avec Claude. Mon article parut.⁶ Je fus heureux, ému, des échos, des réactions, nombreuses, qu'il suscita en Israël, mais je dois dire que c'est la joie de Claude, auquel le magazine parvint à Paris dès parution, qui me toucha le plus profondément. Joie tardive, d'autant plus vive, de poser son regard sur des extraits de ses poèmes, sur les titres de ses livres, sur le nom de Bischwiller, *sur son propre nom* – tous retranscrits dans l'alphabet carré, immémorial.

Le séjour prolongé de Claude à Paris. L'omniprésence du deuil d'Évy. L'enfermement, ses rejaillissements sur la dernière écriture de Claude. Mes voyages entre Israël et divers pays où je demeurais chaque fois un certain temps. Les travaux de traduction que j'y effectuais, les publications, sans oublier les divers projets musicaux, les concerts – c'est tout cela, me semble-t-il, qui fit que je n'eus jamais plus l'occasion de revoir le poète. Il y eut bien une rencontre qui aurait dû se dérouler à Paris, un samedi après-midi, dans l'appartement situé non loin de la Maison de la Radio, me semble-t-il, où Claude vivait alors. À la dernière minute, néanmoins, cette rencontre ne put avoir lieu. Depuis, et plus encore depuis son décès, je me suis souvent plu à penser que notre relation s'enracinait trop en profondeur dans le sol de Jérusalem, pour que quelque force ne nous empêche de nous voir ailleurs.

Peut-être. Le nom de la revue qui m'a offert de revenir pour un instant dans la Jérusalem de la toute fin des années quatre-vingt-dix où j'ai connu Claude, d'en restituer certaines images – ce nom, dis-je, me semble étroitement, mystiquement lié à celui de *Vigée*, que le poète s'était choisi, on le sait, alors même qu'il basculait dans la clandestinité et la Résistance. C'est en effet dans un des volumes du *Zohar*, véritable bible de la littérature kabbalistique, que Claude avait lu ce nom. *Peut-être* : il y figurait comme l'un des Noms de Dieu. Dans la perspective que développe la pensée hassidique, dont Claude resta toute sa vie un lecteur passionné –, Dieu se révèle donc comme cette force apte à faire de l'humain, simple automate biologique, un *étant* ; le Nom de Dieu est donc celui de ce *possible*, qui est aussi *promesse* ; ce Nom signifie mouvement, il est un *aller-à-la-vraie*, celle de l'esprit qu'à travers sa poésie, précisément, Claude, dès l'origine, voulut approcher. En venant au monde, déclare encore Rabbi Na'hman de Bratslav, figure emblématique du premier hassidisme beshtien, l'homme et la femme *s'apprêtent à être*. Ce sont des *peuvent-être*.

Par l'action subversive, armée ou écrite, le poète annonce pour sa part : *Vie j'ai. Existence je possède*. « Et tu choisiras la vie, afin que tu vives, toi et ta descendance » (Deut., 30, 19) – commandement auquel tout, chez Claude, témoigne d'un désir ardent de fidélité.

6 Laurent Cohen, « Claude Vigée. Une double révélation » (en hébreu), *Eretz Acheret*, 46.

Il me reste sans doute à exprimer un dernier regret. Compositeur, j'ai en effet souvent conçu des pièces purement instrumentales à partir de cycles poétiques ou, plus rarement, d'œuvres en prose. Parmi celles et ceux qui ont fondé mon travail musical, au cours de ces dernières années – des auteurs aussi différents que Paul Celan, Yonathan Ratosh, Dalia Ravikovitch,⁷ Leonard Cohen,⁸ et, aujourd'hui, j'estime avoir manqué une expérience essentielle : celle qui aurait pu me permettre de travailler – *dans Jérusalem, dans la proximité immédiate de Claude* – sur la base d'un choix de ses textes, que nous aurions même pu établir ensemble.

Claude n'est plus à nos côtés, mais à l'intérieur, au tréfonds de ses livres et des cœurs. Que l'Université lui accorde une attention grandissante doit bien entendu nous réjouir. Il est également raisonnable de penser que de plus en plus de doctorats, travaux érudits, exégèses et biographies s'écritont. Il serait dommage, pourtant, d'oublier les arts. Proche des peintres, Claude le fut aussi des musiciens. Et pour le compositeur que je suis, comme pour les sculpteurs, pour les photographes appelés à rencontrer son œuvre, celle-ci se déploie désormais tel un champ ouvert, gorgé d'images, de motifs, d'éclats de cette *lumière enfouie*, originelle, dont nous parlent les textes anciens, et qui n'attendent plus que l'on s'en empare.



7 Ensemble Meitar. *Poèmes de Yonathan Ratosh, Dalia Ravikovitch et Meïr Goldberg lus par Samy Birnbach*. Tel-Aviv : NaNa Disc, 2017.

8 Ensemble Odradek, *Cantique des cantiques. Songes de Leonard Cohen, poèmes lus par Zéno Bianu*. Tarbes/Paris. Éd. de L'Improbable, 2019.



Claude Vigée, par Guy Braun. Monotype.